**Prédication du 12 septembre Périgueux**

 Le texte proposé à notre méditation ce matin est tiré de l’Evangile de Marc, chapitre 8, versets 27 à 35 :

 « 27 Jésus sortit avec ses disciples vers les villages de Césarée de Philippe. En chemin, il interrogea ses disciples, leur demandant : "***Qui suis-je, au dire des humains*** *?*" 28 Ils lui dirent : "*Jean le Baptiste ; pour d’autres, Élie ; pour d’autres, l’un des prophètes*." 29 Et lui leur demanda : "***Et vous, qui dites-vous que je suis ?***" Prenant la parole, Pierre lui répond : "*Toi, tu es le Christ*." 30 Et il les réprimanda sévèrement afin qu’ils ne parlent de lui à personne. 31 Puis il commença à les enseigner : il faut que le Fils de l’homme souffre beaucoup, qu’il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu’il soit mis à mort et que, trois jours après, **il se relève**. 32 Il parlait ainsi avec assurance. Et Pierre, le tirant à part, se mit à le réprimander. 33 Mais lui, se retournant et voyant ses disciples, réprimanda Pierre ; il lui dit : "*Retire-toi ! Derrière moi, Satan, car tu ne penses pas les [pensées] de Dieu, mais celles des hommes*." 34 Puis il fit venir la foule avec ses disciples et il leur dit : "*Si quelqu’un veut venir à ma suite,* ***qu’il se renie lui-même****, porte sa croix, et me suive. 35 En effet, qui veut sauver sa vie, la perdra ; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l’Évangile, la sauvera* ».

 Chers frères et sœurs,

 Le passage est au centre de l’Évangile de Marc. Comme pour bien signifier son importance. Une importance théologique, à cause de la confession de foi de Pierre et de l’enseignement du Christ sur sa mort et sur sa résurrection mais une importance existentielle, aussi. Pour les disciples d’hier comme pour ceux d’aujourd’hui. Pour nous.

**1) Qui dites-vous que je suis ?**

 **Le premier point important pour nous, c’est la question que Jésus pose** : « *Qui dites-vous que je suis ?* » C’est la question ultime. La seule qui doit vraiment nous préoccuper. Les réponses du monde que rapportent les disciples sont des réponses de comparaison. Certes, il est possible de trouver des points de ressemblance entre Jésus et le Baptiste, entre Jésus et Élie ou avec un autre prophète. Mais à chercher le point de comparaison, on passe à côté de la nouveauté. À chercher des ressemblances, on en vient à banaliser l’événement de la venue de Jésus. **Il est la nouveauté même et fait, crée, suscite sans cesse du neuf**. Et d’abord en nous. C’est par Lui que nous sommes de nouvelles créatures. C’est par Lui que le monde est nouveau. La question « *qui dites-vous que je suis ?* » est la question que nous devons sans cesse à nouveau nous poser. C’est la question de la foi. C’est la question existentielle par excellence. À laquelle chacun peut répondre un jour, quel que soit son âge, son passé. Une questions sur laquelle il.elle peut revenir à tout moment de sa vie.

**2) L’acceptation de la faiblesse**

 **Le second point important pour nous, c’est l’acceptation de la faiblesse**. Pierre fait une réponse correcte à Jésus. Il reconnaît dans la foi que Jésus est le Christ, le Messie tant attendu par les Juifs. L’envoyé de Dieu pour le salut d’Israël. Sa foi est juste, correcte mais il n’en a pas tiré toutes les conséquences pour sa vie puisqu’il refuse d’entendre l’enseignement sur le rejet, la mort et la résurrection du Fils de l’homme. **Cela est important pour nous**. D’abord, parce que cela vient nous rappeler que nous n’avons jamais fini de tirer toutes les conséquences de notre foi en Christ pour notre vie. Cette foi a des conséquences dans tous les domaines de notre vie : des conséquences sociales, politiques, familiales, conjugales, parentales… Il n’est pas possible de tracer un cercle du « spirituel » dans nos vies ; cercle au-delà duquel la foi au Christ ne saurait être présente. Ensuite, une de ces conséquences dans nos vies, est la reconnaissance, la prise en compte de la faiblesse. C’est ce que Pierre ne peut pas admettre. Il ne peut pas comprendre que le Christ, l’envoyé de Dieu pour le salut d’Israël, puisse mourir. Il ne peut pas inclure la fragilité, la faiblesse, la mort au sein de sa conception du monde. Celui-ci est forcément dirigé par des puissants qui imposent leur puissance. Lui qui subit la puissance des Romains souhaite que demain ceux-ci subissent la puissance du Christ. Mais il n’en sera rien. **Le Christ, par sa mort, signifie que la faiblesse est plus forte que la force**. Qu’elle est davantage du côté de la vie. Qu’il ne faut pas avoir peur de reconnaître, d’accepter tant sa mortalité que sa fragilité, voire même sa faillibilité, c’est-à-dire le fait de pouvoir se tromper (comme le fait Pierre…), car on ne sait pas tout, car on ne peut pas tout, parce qu’on est limité. Le philosophe Serge Guérin estime « *que* *le fait de penser aux plus fragiles, d’inclure la fragilité dans la pensée globale, permet d’améliorer la société, la vie de tous* »[[1]](#footnote-1). Et je pense qu’il voit juste. Que cela rejoint profondément la pensée chrétienne. Je pense que c’est ce à quoi nous invite le Christ. Une vie qui accepte la fragilité et la faillibilité permet de construire des relations où l’autre est pleinement reconnu et écouté. Il n’a pas peur de dire ses doutes, ses peurs, ses faiblesses et tout est fait pour que celles-ci soient prises en charge. Faire une place dans sa vie au Christ, le faible, revient à faire une place à tous les faibles du monde, à tous les fragilisés de la vie.

**3) Se renier**

 **Enfin, dernier point important, le chemin du croyant est d’abord un chemin pour l’autre : «***Si quelqu’un veut venir à ma suite,* ***qu’il se renie lui-même****, porte sa croix, et me suive ».* Que n’a-t-on pas dit sur ce passage. Les choses sont pourtant simples. Le verbe grec renvoie à une rupture dans la relation. C’est pourquoi le verbe est atesté dans le récit du « reniement » de Pierre. À ce moment-là, à ce moment précis, Pierre se coupe de Jésus. Et non pas l’inverse ! Et jamais l’inverse… **Cette même rupture est envisagée ici avec soi-même.** Non pas pour dire qu’il ne faut plus vivre, que le chrétien n’aurait pas le droit de jouir de la vie, de prendre du plaisir dans ce monde, de rire avec les autres. Ce n’est pas une castration que demande Jésus ! Il veut simplement que nous sachions entendre la fragilité de l’autre, que nous puissions faire passer ses intérêts avant les nôtres, l’intérêt commun avant l’intérêt particulier. **Cela est important pour nous**. Un philosophe a récemment sorti un ouvrage où il montre que la montée de l’individualisme a conduit les citoyens à se désengager du monde. Parce qu’ils auraient, grâce au téléphone portable, à l’internet et aux réseaux sociaux, tous les outils et les moyens pour se faire entendre, pour exister aux yeux des autres, pour construire leur monde dans lequel tout tourne autour d’eux et de leurs intérêts, les citoyens se seraient désintéressés du bien commun, du monde commun. Et on ne peut pas dire que les dernières élections lui donnent complètement tort. **Renoncer à soi, c’est savoir faire une croix sur ce que l’on pense, sur ce qui nous semble bon pour penser à l’échelle du monde, à l’échelle de la société, de la communauté**. L’Église peut faire entendre cette voix à contre-courant de celle de l’individualisme autocentré que porte le monde.

 La question de la foi, de la faiblesse et de l’importance du renoncement à ses intérêts, voilà les questions que l’Église peut porter dans le monde. Allez et Dieu vous donnera sa force. Amen.

1. *Voyage au cœur de l’I.A*…, p. 85. Dans la même veine, É. Sadin, *L’intelligence artificielle ou l’enjeu du siècle…,* p. 224 cite Martha Nussbaum *: « la conscience partagée de notre faillibilité représente le socle d’une société se refusant à toute forme d’exploitation symbolique et effective des faiblesses de quiconque ».* [↑](#footnote-ref-1)